Cet ouvrage présente les «petits théâtres» des élèves de CM1 de Sarah Boumaraf (école Saint-Jean-Gabriel, Paris 4e) réalisés dans le cadre de «La classe, l'œuvre !» (édition 2019) en partenariat avec le musée d'art et d'histoire du Judaïsme. Ce dispositif a été initié par les ministères de la Culture et de l'Éducation nationale.

Au cours de cinq séances au musée et en classe, les élèves ont illustré des textes extraits de l'autobiographie de Marc Chagall, *Ma Vie*, écrite en 1922, à l'âge de trente-cinq ans.

Ce texte poétique et haut en couleur décrit son enfance dans le quartier juif de Vitebsk, ses difficultés à devenir peintre et son arrivée à Paris.

Les petits théâtres ont été exposés dans les salles du musée et présentés au public par les élèves le 18 mai 2019, lors de la Nuit européenne des musées.

Cet ouvrage a été publié dans un cadre pédagogique.

mahJ musée d'art et d'histoire du Judaïsme

La Nuit Européenne des Musées 18

La classe, l'œuvre !

Les petits théâtres de Chagall

Les petits théâtres de Chagall

Le mahJ tient à remercier Madame Sarah Boumaraf, professeure des écoles de l'école Saint-Jean-Gabriel (Paris 4e), Madame Pierrette-Marie Bruckmann, directrice de l'établissement, Monsieur Nils Couliou, AVS de la classe de CM1, ainsi que l'Imprimerie du Marais qui a édité cet ouvrage et Monsieur Nicolas Pietropaoli pour les portraits des enfants.

Tous les textes sont tirés de *Ma vie* de Marc Chagall (Stock, Paris, 2013). L'orthographe des noms russes et des mots hébreux est reprise de cette édition.
Cet ouvrage a été publié dans un cadre pédagogique.

Conception et animation des ateliers, photographies et mise en page : Cécile Petitet, médiatrice, avec l'aide du service éducation et médiation du mahJ :
Raffaella Ricci (responsable), Elise Malka (responsable adjointe), Yaële Baranes (médiatrice), Elisabeth Kurztag (médiatrice), Delphine Bourdon (stagiaire).

Et les Pâques !
Ni le pain pascal, ni le raifort, rien ne m'émeut autant que l'Agade, ses lignes, ses images et le vin rouge dans les verres pleins. J'aurais voulu vider tous les verres.
Impossible.
Parfois, le vin dans le verre de papa me semblait encore plus rouge.
Il reflétait un lilas foncé, le « ghetto » tracé pour le peuple juif et l'ardeur du désert de l'Arabie, traversé avec tant de peines.

Iris et Lucas

À côté du fumiste, se serraient les boulangers, la famille la plus distinguée de notre rue.
Dès cinq heures du matin, la lampe brûlait à leur fenêtre et déjà leur poêle chauffait. Il faisait chaud dans la cuisine.
Les paniers se remplissaient vite de croissants honnêtes, fraîchement cuits. Et, le matin, joyeux, je courais les chercher, emportant fièrement dans mes mains une paire de croissants tout chauds.

Garance

J'ai encore un oncle, Zussy ; il est coiffeur, le seul à Lyozno. Il pourrait être coiffeur même à Paris.
Ses manières, ses moustaches, son sourire, son regard… Il demeurait à Lyozno. Là, il était une étoile. Étoilée aussi était sa fenêtre, la porte de son magasin. Au-dessus, une enseigne bleue, représentant un homme recouvert d'un drap blanc, avec la joue savonneuse, et un autre en train de le raser.
[…]
L'oncle me tondait et me rasait avec un amour impitoyable et était fier de moi (c'était le seul) dans tout le voisinage, même devant le Seigneur du faubourg. Quand je fis son portrait et le lui offris, il jeta un coup d'œil sur la toile, puis se regardant dans la glace, réfléchit un peu et me dit :
« Eh bien, non, garde-le ! »
Que Dieu me pardonne, si dans ma description je n'ai pas mis tout l'amour bêlant, que j'ai, en général, pour tous les gens.

Darine et Achille

Je m'étais engagé comme aide chez le chantre et, aux jours de grandes fêtes, toute la synagogue et moi-même entendions distinctement flotter mon soprano sonore.
Je voyais sur les figures des fidèles des sourires, l'attention, et je rêvais :
« Je serai chanteur, chantre. J'entrerai au Conservatoire. »
Dans notre cour habitait aussi un violoniste. Je ne savais pas d'où il venait.
Dans la journée, commis chez un ferronnier ; le soir, il enseignait le violon.
Je raclais quelque chose.
Et n'importe quoi, ni comment je jouais, il disait toujours, en battant la mesure de sa botte :
« Admirable ! »
Et je pensais : « Je serai violoniste, j'entrerai au Conservatoire. »
À Lyozno, dans chaque maison, les parents, les voisines m'invitaient à danser avec ma sœur.
J'étais gracieux, avec mes cheveux bouclés.
Je pensais : « Je serai danseur, j'entrerai... »
je ne savais plus où.
Jour et nuit je composais des vers.
On en disait du bien.
Je pensais : « Je serai poète, j'entrerai... »
Je ne savais plus où me laisser aller.

Thisbé

Avez-vous vu quelquefois, sur les tableaux des Florentins, un de ces personnages à la barbe jamais tondue, aux yeux bruns et cendreux à la fois, d'un teint ocre cuite et couvert de plis et de rides ? [...]
C'est mon père.
Ou si vous avez vu une des figures de l'Agade leur aspect pascal et bêtasse. (Pardon mon petit père !)
Tu te souviens, j'ai fait une étude d'après toi.
Ton portrait aurait dû produire l'effet d'une bougie, qui s'enflamme et s'éteint en même temps.
Son odeur – celle du sommeil.
Une mouche bourdonne – maudite – à cause d'elle je m'endors.
Faut-il parler de mon père ?
Que vaut un homme, s'il ne vaut rien ? S'il est inestimable ? Et c'est pour cela qu'il m'est difficile de trouver pour lui les mots justes.
Mon grand-père, précepteur religieux, n'a rien imaginé de mieux que de placer mon père – son fils aîné – dès son enfance, commis dans un dépôt de harengs et son fils cadet chez un coiffeur.
Non, il n'a pas été commis, mais, pendant trente-deux ans, simple ouvrier.
Il soulevait des tonnes pesantes et mon cœur se crispait comme un craquelin turc en le regardant soulever ces fardeaux et remuer de petits harengs avec ses mains gelées. Son gros patron se tenait de côté comme un animal empaillé.
Les vêtements de mon père luisaient parfois de la saumure des harengs. Au-delà tombaient des reflets, d'en haut, par côtés. Seule, sa figure, tantôt jaune, tantôt claire, adressait de temps en temps un faible sourire.
Quel sourire ? D'où venait-il ?
Il soufflait de la rue, dans laquelle rôdaient des passants obscurs, reflétant le clair de lune. Soudain, je vis briller ses dents. Je me souvenais de celles du chat, de la vache, de dents quelconques.
Tout me semblait énigme et tristesse dans mon père. Image inaccessible.
Toujours fatigué, soucieux, il n'y avait que ses yeux qui donnaient un reflet doux, d'un bleu grisâtre.
Dans ses vêtements, graissés et salis par le travail, aux larges poches, d'où sortait un mouchoir d'un rouge terne, il rentrait à la maison, haut et maigre.
Le soir entrait avec lui.
De ses poches, il tirait une pile de gâteaux, de poires gelées. De sa main ridée et brune il les distribuait, à nous, enfants. Elles passaient dans la bouche avec plus de délice, plus de saveur et plus transparentes que si elles étaient venues du plat de la table.
Et un soir sans gâteaux et sans poires tirées des poches de papa, c'était un soir triste pour nous.

Léna

Tout à coup, quelque chose craque.
Muni de mes vingt-sept roubles, les seuls que j'ai reçus de mon père, dans ma vie (pour mon enseignement artistique) – je m'enfuis, toujours rose et frisé, à Pétersbourg, suivi de mon camarade.
C'est décidé.
Avec combien de larmes et avec quelle fierté je ramassai cet argent jeté par mon père sous la table. (Je lui pardonne, c'était sa manière de donner.) Je me baissai et le ramassai.
À genoux sous la table, je pensais aux futurs soirs de famine, seul dans les rues pleines de gens rassasiés. Seul, moi, petit gosse, j'aurais envie de manger, d'être logé. Par moments, je pensais que rester là sous la table, ça ne serait pas mal non plus.
Aux questions de mon père je répondis en bégayant que je voulais entrer dans une école des a… a… arts. Je ne me souviens pas de la réponse ni de la grimace de mon père.
Il s'est aussitôt précipité, comme d'habitude, pour faire bouillir le samovar, et me jette, tout en marchant :
« Alors, quoi, pars, si tu veux. Mais je veux te dire une seule chose – de l'argent, je n'en ai pas.
Tu le vois toi-même. Voilà tout ce que j'ai ramassé. Impossible de rien t'envoyer. N'y compte pas. »
« C'est égal, pensai-je, avec ou sans argent, je pars. »

» Est-il possible, qu'on ne me donnera nulle part au moins une tasse de thé ? Est-il possible que je ne trouve jamais quelque part un bout de pain, sur un banc ou sur une borne ?
» Il arrive souvent qu'on laisse un morceau de pain, enveloppé dans un papier.
» L'essentiel, c'est l'art, la peinture, une peinture différente de celle que tout le monde fait.

Maylis

Emmy et Tiffany

Grand-père, je me souviens encore de toi.
Un jour, se heurtant au dessin d'une femme nue, il s'en détourna, comme si cela ne le regardait pas, ou comme si c'était une étoile étrangère sur la place du marché, dont les habitants n'avaient rien à faire.
Et j'ai compris alors que mon grand-père, ainsi que ma petite grand-mère ridée et tous les miens négligeaient complètement mon art (quel art, qui ne donne même pas de ressemblance !) et estimaient fort cher la viande.
Voici ce que m'a raconté ma mère de son père, mon grand-père de Lyozno. Ou peut-être je l'ai rêvé.
Les fêtes de «Suckess» ou de «Simchass-Thora».
On le cherche partout.
Où est-il, où est-il ?
Il se trouva que par le beau temps qu'il faisait, le grand-père avait grimpé sur le toit, s'était assis sur les tuyaux et se régalait de carottes.
Pas mal comme tableau.

Sacha et Thomas

Moi, je n'ai vu que Pétrograd, Moscou, le petit faubourg de Lyozno et Witebsk.
Ce dernier est un pays bien à part ; une ville singulière, ville malheureuse, ville ennuyeuse.
Une ville pleine de jeunes filles que, faute de temps ou d'esprit, je n'ai même pas approchées.
Des dizaines, des centaines de synagogues, des boucheries, des passants.
Etait-ce donc la Russie ?
Ce n'est que ma ville, la mienne, que j'ai retrouvée.
J'y reviens avec émotion.
C'est en ce temps-là, que j'ai peint ma série de Witebsk de 1914. Je peignais tout ce qui me tombait sous les yeux. Je peignais à ma fenêtre, jamais je ne me promenais dans la rue avec ma boîte de couleur.
Je me contentais d'une haie, d'un poteau, d'une chaise.
Voici : à table, devant le samovar, adossé à sa chaise, se penche un humble vieillard.
Je l'interroge des yeux : « Qui êtes-vous ? »
– Comment, vous ne me connaissez pas ? Vous n'avez jamais entendu du prêcheur de Slouzk ?
– Alors, écoutez ; en ce cas, passez, je vous prie, chez moi. Je ferai de vous… Comment dirai-je ?… »
Comment lui expliquer ? J'ai peur qu'il ne se lève et ne s'en aille.
Il est venu, s'est assis sur une chaise et s'est endormi aussitôt.
Avez-vous le vieillard en vert, que j'ai peint ?
C'est lui.
Un autre vieillard passe devant notre maison.
Cheveux gris, air maussade. Un sac sur le dos.
Je me demande : est-il même capable d'ouvrir la bouche pour implorer l'aumône ?
En effet, il ne parle pas. Il entre et se tient discrètement à la porte. Ainsi demeure-t-il longtemps.
Et si on ne lui donne rien, il sort, comme il est venu, sans mot dire.
« Ecoutez, – lui dis-je – reposez-vous un peu. Asseyez-vous. Comme ça. Cela vous est égal n'est-ce-pas ? Vous vous reposerez. Je vous donnerai vingt kopeks. Mettez seulement l'habit de prières de mon père et asseyez-vous. »
Vous avez vu chez moi ce vieillard en prières ?
C'est lui.
C'était bien, lorsqu'on pouvait travailler tranquillement. Parfois se tenait devant moi une figure si tragique et si vieille, qu'elle avait l'air d'un ange.
Mais je ne pouvais pas y tenir plus d'une demi-heure… Elle puait trop.
« C'est fini, Monsieur, vous pouvez vous en aller. »
Vous avez vu mon vieillard lisant ? C'est lui.

Éloïse

Arthur et Balder

Papa est tout en blanc.
Une fois par an, le jour du grand Pardon, il me semblait le prophète Ilya.
Sa figure est un peu plus jaune que d'habitude : rose-brique après les larmes.
Il pleurait sans façon, silencieusement et là où il convenait.
Aucun geste excessif.
Parfois, il poussait un cri : « Ah ! ah ! » en se tournant vers ses voisins, pour leur demander de garder le silence pendant la prière, ou leur demander une prise de tabac.
Moi, je me sauvais de la synagogue et courais vers la haie du jardin. À peine l'avais-je gravie, je cueillais une grosse pomme verte.
Je la mordais ce jour de jeûne.
Seul, le ciel bleu me regardait, pécheur que j'étais, et mes dents, tremblantes, absorbaient le jus et le cœur de la pomme.
Je n'étais pas capable de jeûner jusqu'à la fin, et le soir, à la question de maman :
« As-tu jeûné ? » je répondais, comme un condamné : « Oui. »
Je n'ai pas de mots pour traduire les heures de la prière du soir.
À cette heure-là, le temple me semblait entièrement peuplé de saints.

Lentement, gravement, les Juifs déplient leurs voiles sacrés, pleins des larmes de toute la journée de prières.
Leurs vêtements se déploient comme des éventails.
La rumeur de leurs voix pénètre dans l'arche, dont les portillons tantôt se découvrent, tantôt se cachent.
J'étouffe. Je ne bouge pas.
Jour infini ! Prends-moi, fais-moi plus proche de toi.
Dis un mot, explique !
Voilà, toute la journée j'entends « Amen ! amen ! » et je les vois tous agenouillés.

Zoé

Un jour, ma mère me traîne à l'école communale.
En la voyant de l'extérieur j'avais pensé :
« Certainement, ici j'aurai bien mal au ventre et le professeur ne me laissera pas sortir. »
C'est vrai, la cocarde est séduisante.
On la mettra sur la casquette, et si un officier passe, ne faudra-t-il pas le saluer ?
Fonctionnaires, soldats, sergents de ville, collégiens, ne sommes-nous pas égaux ?
Mais dans ce collège on n'accepte pas les Juifs.
Ma mère courageuse, sans hésiter, s'avance vers un professeur.
Notre sauveteur, le seul avec qui on pouvait s'entendre. Cinquante roubles, ce n'est pas beaucoup.
J'entre directement en troisième, uniquement parce que c'est sa classe.
La casquette d'uniforme sur ma tête, je me suis mis à observer avec plus de hardiesse les fenêtres ouvertes du collège des filles.
Je portais un uniforme noir.
Mon corps se cabra. Et je devins sûrement encore plus bête.
Les professeurs sont en redingote bleue, avec boutons dorés.
Que de choses je pensais en les observant !
Comme ils sont savants !
D'où viennent-ils, que veulent-ils ?
Je contemplais les yeux, le dos et la barbe blonde de Nicolas Efimovitch.
Je ne pouvais pas oublier que c'était lui qui avait accepté le pot de vin.
[...]
Mon Dieu ! Le monde entier se transforma pour moi et je devins triste.
Je ne sais pas pourquoi, j'ai commencé en ce temps-là à bégayer. (Une grève, quoi ?)
Sachant parfaitement mes leçons, je renonçai à les réciter. C'était drôle mais assez tragique.
Au diable les zéros !
La mer de têtes de tous les bancs me troublait mortellement.
Une vibration douloureuse me saisissait et, m'avançant vers le tableau, je noircissais comme de la suie et rougissais comme une écrevisse.
Fini. Parfois même je souriais.
C'était l'extase de mon étourdissement.
Naturellement, c'était en vain qu'on soufflait, des premiers bancs.
Je savais pourtant bien ma leçon. Mais je bégayais.

La mère de ma fiancée disait à sa fille :
« Ecoute, il me semble qu'il se met même du rouge aux joues. Quel mari fera-t-il, ce garçon rose comme une jeune fille ? Il ne saura jamais gagner sa vie. »
Mais que faire si elle le veut ainsi. Impossible de la convaincre.
« Tu périras ma fille, avec lui ; tu périras pour rien.
» De plus il est artiste. Qu'est-ce que c'est ?
» Et que dira le monde ?
Ainsi discutait, à propos de moi, la maison de ma fiancée et elle, matin et soir, portait dans mon atelier de doux gâteaux de sa maison, du poisson grillé, du lait bouilli, diverses étoffes décoratives, même des planches qui me servaient de chevalets.
J'ouvrais seulement la fenêtre de ma chambre et l'air bleu, l'amour et les fleurs pénétraient avec elle.
Toute vêtue de blanc ou tout en noir, elle survole depuis longtemps à travers mes toiles, guidant mon art. Je n'achève ni tableau, ni gravure sans lui demander son « oui ou non ».
Que m'importent donc ses parents, ses frères.
Que Dieu les garde !
Mon pauvre père.
« Allons, papa, lui dis-je, à mon mariage ! »
Lui, ainsi que moi, aurait préféré aller se coucher.
Valait-il la peine de se lier à des gens de si haute classe ?

Solal et Gabriel

Calie

Un beau jour (mais tous les jours sont beaux), comme ma mère mettait le pain au four, je m'approchai d'elle qui tenait la pelle, et, la prenant par son coude enfariné, je lui dis :
« Maman… je voudrais être peintre.
» C'est fini, je ne peux plus être commis, ni comptable. Assez. Ce n'est pas en vain que j'ai senti que quelque chose allait arriver.
» Tu le vois, maman, suis-je un homme comme les autres ?
» De quoi suis-je capable ?
» Je voudrais être peintre.
Sauve-moi, maman. Viens avec moi. Allons, allons ! Il y a en ville un endroit ; si j'y suis admis et si je termine les cours, je sortirai artiste achevé. Je serais si heureux !
– Quoi ? Un peintre ? Tu es fou, toi. Laisse-moi mettre mon pain au four ; ne me gêne pas. J'ai mon pain là.
– Maman, je ne peux plus. Allons !
– Laisse-moi tranquille. »

Enfin, c'est décidé. On ira chez Pènne. Et s'il reconnaît que j'ai du talent, alors on y pensera. Mais sinon… (Je serai quand même peintre, pensais-je à part moi, mais à mon propre compte.)
C'est clair, mon sort est dans les mains de M. Pènne, du moins aux yeux de ma mère, la souveraine de la maison.

Maxime et Chadli

Après avoir enroulé mes dessins déguenillés, tremblant, ému, je pars pour l'atelier de Pènne, accompagné de ma mère.
Déjà, en gravissant son escalier, j'étais enivré, grisé de l'odeur des couleurs et des tableaux.
Des portraits de tous côtés. La femme du gouverneur de la ville. Le gouverneur lui-même. M. L... et madame L..., baron K..., avec la baronne et bien d'autres. Les connaissais-je ?
Atelier bourré de tableaux, du plancher jusqu'au plafond. Sur le parquet aussi sont entassés des piles de papiers et des rouleaux. Le plafond seul reste libre.
Nous avançons. Il salut négligemment. (On ne salue avec attention que le gouverneur de la ville et les richards.)
« Vous désirez ?
– Voilà, je ne sais pas, moi... il a envie de devenir peintre... Il est fou, quoi ! Regardez, s'il vous plaît, ses dessins... S'il a du talent, cela vaudra encore la peine de prendre des leçons, mais sinon... Rentrons mon fils à la maison !
Pènne ne clignait point de l'œil !
(Méchant, pensai-je, cligne donc de l'œil !)
Il feuillette machinalement mes copies de « Niwa » et marmotte :
« Oui... il a des dispositions... »

Ah ! toi... pensai-je intérieurement à mon tour.
Certes, ma mère ne comprenait guère mieux.
Mais à moi, cela m'avait suffi.
Quoiqu'il en soit, je reçus de mon père des pièces de cinq roubles et je m'instruisis à peine deux mois, dans l'école de Pènne à Witebsk.
Qu'est-ce que j'y faisais ? Je ne le sais pas.
Un plâtre était accroché devant moi. Il fallait le dessiner en même temps que les autres.
Je me mettais assidûment à cette tâche.
Je pressais le crayon vers les yeux, je mesurais, mesurais.
Jamais juste.
Le nez de Voltaire tire toujours en bas.

Claire

Un jour, revenant à Pétersbourg après les vacances, sans sauf-conduit, je fus arrêté par le commissaire en personne.
Le distributeur de passeports n'ayant pas reçu le pourboire espéré (je n'avais pas compris), m'insultait violemment et ordonnait :
« Hé, par ici, arrêtez-le… il est entré dans la capitale sans autorisation ! En attendant, fourrez-le au violon avec les voleurs ; après, vous le ferez transporter à la prison. »
Ainsi fut fait.
Dieu merci ! Enfin je suis tranquille.
Ici, au moins, j'ai le droit de vivre. Ici je pourrai être tranquille, rassasié et peut-être pourrai-je même dessiner en paix ?
Nulle part ailleurs je ne m'étais senti si à mon aise que dans cette cellule où on me déshabilla complètement pour me mettre la tenue des prisonniers.
L'argot des voleurs et des prostituées était bien amusant. Ils ne m'injuriaient pas ni ne me bousculaient ! J'avais même leur estime.
Plus tard, on me transféra dans une cellule isolée avec un vieillard fantastique.
Ça me plaisait de me heurter, une fois de plus, sans aucun besoin, dans ce long lavabo, d'y déchiffrer les inscriptions qui tapissaient les murs et les portes, de m'attarder à la longue table du réfectoire devant une assiette d'eau.
Et, dans cette cellule à deux, lorsque l'électricité s'éteignait infailliblement vers neuf heures du soir, qu'on ne pouvait plus ni lire, ni dessiner, je dormais à mon aise. Les rêves revenaient.

Libéré enfin, je décidai d'apprendre un métier quelconque dont l'exercice me vaudrait l'autorisation d'habiter la capitale. J'entrai donc en apprentissage chez un peintre d'enseignes, afin de pouvoir obtenir le brevet dans une école professionnelle. J'avais peur de l'examen. Je saurais peut-être dessiner des fruits ou un Turc fumant, mais sûrement, j'échouerai sur les lettres. Cependant, je me passionnais pour ces enseignes et j'en fis toute une série.
Il m'était agréable de voir se balancer au marché, sur le seuil d'une boucherie ou d'une fruiterie, mes premières enseignes, près desquelles se frottait tendrement un cochon ou une poule, tandis que le vent et la pluie, insouciants, les éclaboussaient de boue.

Élise

Solal et Évan

Mais j'avais le sentiment que si je restais plus longtemps à Witebsk, j'allais me couvrir de poils et de mousse.
Je rôdais dans les rues, je cherchais et priais :
« Dieu, Toi qui te dissimules dans les nuages,
ou derrière la maison du cordonnier, fais que
se révèle mon âme, âme douloureuse de gamin
bégayant, révèle-moi mon chemin. Je ne voudrais
pas être pareil à tous les autres ; je veux voir un
monde nouveau. »
En réponse, la ville paraît se fendre comme les
cordes d'un violon, et tous les habitants se mettent
à marcher au-dessus de la terre, quittant leurs
places habituelles. Les personnages familiers s'installent sur les toits et s'y reposent.
Toutes les couleurs se renversent, se réduisent en
vin et mes toiles jaillissent de la boisson.
Je suis bien à l'aise avec vous tous.
Mais… avez-vous entendu parler des traditions,
d'Aix, du peintre à l'oreille coupée, de cubes, de
carrés, de Paris ?
Witebsk, je t'abandonne.
Demeurez seuls avec vos harengs !

Léonine

Après avoir habité quelque temps un atelier de l'impasse du Maine, je déménageai dans un autre atelier plus en rapport avec mes moyens, à « la Ruche ». Ainsi nommait-on une centaine d'ateliers entourés d'un petit jardin, tout près des Abattoirs de Vaugirard. Ces ateliers étaient habités par la bohème artistique de tous les pays.

Tandis que dans les ateliers russes sanglotait un modèle offensé ; que chez les Italiens s'élevaient des chants et les sons de la guitare, chez les Juifs des discussions, moi j'étais seul dans mon atelier devant ma lampe à pétrole. Atelier comblé de tableaux, de toiles qui n'étaient pas d'ailleurs des toiles, mais plutôt mes nappes, mes draps, mes chemises de nuit mis en pièces.

Deux, trois heures du matin. Le ciel est bleu. L'aube se lève. Là-bas, plus loin, on égorgeait le bétail, les vaches mugissaient et je les peignais.

Je veillais ainsi des nuits entières. Voilà déjà une semaine que l'atelier n'a pas été nettoyé. Châssis, coquilles d'œufs, boîtes vides de bouillon à deux sous traînent pêle-mêle. Ma lampe brûlait, et moi avec elle. Elle brûlait jusqu'à ce que son éclat durcît dans le bleu du matin.

C'est alors que je grimpais à ma soupente.

J'aurais dû descendre dans la rue et acheter à crédit des croissants chauds mais j'allais me coucher.

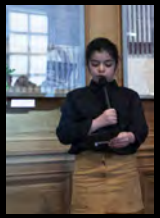
Sur les planches, voisinaient des reproductions de Greco, de Cézanne, les restes d'un hareng que je divisais en deux, la tête pour le premier jour, la queue pour le lendemain, et Dieu merci, des croûtes de pains.
Mais peut-être Cendrars viendra et m'emmènera déjeuner avec lui.
Avant d'entrer dans mon atelier il fallait toujours attendre. C'était pour me donner le temps de me mettre en ordre, de m'habiller, car je travaillais nu. En général, je ne supporte aucun vêtement, je ne tiens pas à m'habiller et m'habille sans aucun goût.
Personne ne m'achète de tableaux. Je ne pensais pas que cela soit même possible.
Une seule fois, M. Malpel m'a offert vingt-cinq francs pour un tableau exposé au Salon, au cas où je ne le vendrais pas.
« Mais parfaitement, à quoi bon attendre. »
Je ne sais pas ce qui est arrivé maintenant : après vingt ans, les tableaux se vendent. On dit même qu'un Français authentique, Gustave Coquiot, collectionne mes tableaux.
Il faudrait le voir, le remercier.

Bravo à :

Arthur

Maylis

Clarisse


Darine

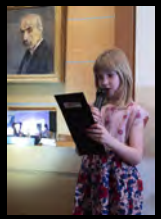
Claire

Éloïse

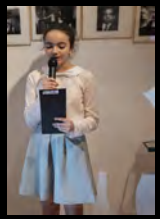
Emmy

Gabriel

Garance


Iris

Léna

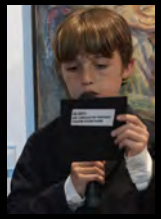

Léonine

Lucas

Maxime

Sacha

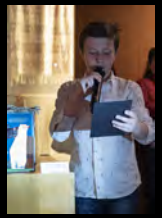
Evan


Solal

Thisbé

Zoé

Chadli


Solal

Achille

Alice

et aussi Tiffany, Balder, Thomas, Calie, Victor.